

Commentaires

Number 17, February–March 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 68–69.

BANDES DESSINÉES

commentaires



LES PIONNIERS DE L'AVENTURE HUMAINE

Boucq

Casterman, 1984

Pour peu que l'on ait connu la bande dessinée par le biais d'Astérix, Lucky Luke ou Achille Talon, il s'établit une association indéfectible entre bédé et humour. Puis l'on découvre Bial, Muñoz et Sampayo, Comes, Montellier et l'on se dit que le théorème a bien vieilli! Pourtant il n'est pas exclu qu'on puisse concocter un album qui fasse rire autrement que de temps en temps. C'est ce qu'a réalisé François Boucq avec *Les pionniers de l'aventure humaine*, suite de onze récits publiés dans la collection «Studio» chez Casterman. La couleur n'y est pas précisément tempérante et le dessin tire profit de tout ce qui peut saisir les faciès en flagrant délit de distorsion: verres épais, judas, baiser lyrique dit *à la française* (pas tout à fait comme les jardins...).

L'aventure humaine dont il est ici question repose sur la coexistence du sublime et du banal. L'humour de Boucq consiste alors à saisir cette dichotomie et à opérer une sorte de transmutation de l'un vers l'autre (et vice versa) à l'aide d'un langage lui-même hybride puisqu'il est à la fois dessiné et verbal. L'aura mythologique qui flotte sur le Grand Nord, la savane et l'écriture inspirée (pour ne nommer que trois des thèmes joyeusement maganés)

est déchirée: l'agent d'assurances pour qui la vie est une jungle fait son testament chaque matin avant d'affronter, dans un très seyant costume safari, punks, ptérodactyles, patron grincheux et clients rébarbatifs; les fantasmes différentiels du scrabble télévisé et des deltoïdiques exploite protéinés de Monsieur Viande sont opposés dans une lutte mâlement sauvage; un Arcimboldo du boudin, du hachis et de la tripe tiède s'émerveille devant la puissance plastique des actualités télévisées (l'accident d'un car de Hollandais à Lourdes); un anthropologue explique que la *cueillette* (dans sa noble acception ethnologique) des ordures est un geste rédempteur qui rachète la turpitude de l'humanité. Et je ne dis rien de l'existentialisme forcené d'un scénariste de cinéma benoîtement attablé dans un bistrot breton de peur d'altérer la causticité tranquille de Boucq.

Gilles Pellerin



AIR MAIL

Micheluzzi
Dargaud, 1984

Attilio Micheluzzi est un nouveau dessinateur italien qui a remporté beaucoup de succès en France récemment, raflant un prix en 1983 au festival d'Angoulême avec *Marcel Labrume*. Il collabore à différents mensuels italiens, et Dar-

gaud nous présentait cet automne une de ses séries, *Air Mail*. J'ignore s'il est très jeune: de toute façon sa maîtrise graphique est évidente.

Air Mail met en scène un pilote d'avion postal au coeur des États-Unis des années 20. Les personnages ont de la «gueule», comme on dit: visages très marqués en quelques traits, mi-réalistes mi-caricaturaux, mouvements souples. La majeure partie de l'histoire se situe sous la pluie, dans la nuit: les cases hachurées baignent dans les tons de bleu et le noir des arbres est transpercé de grands éclairs jaune et orange. Le récit est mené avec vigueur, et sa plus grande qualité est une narration très particulière, qui commente les événements et prend à partie le lecteur, sur un ton qui rappelle les polars de meilleur goût.

Bien fait, mais au service d'une histoire rétro plutôt classique et stéréotypée, avec le vigoureux pilote qui atterrit au milieu d'une bande de criminels aux faces patibulaires et qui se laisse séduire par la blonde de service, pulpeuse et fatale, le tout se terminant par un happy-end de bon aloi.

Paul Cauchon

LA VENGEANCE DE RAMSÈS

PAPYRUS (No. 7)

Gleiter

Dupuis, 1984

Ce nouvel épisode de la série «Papyrus», destinée aux enfants de 10-12 ans, est un prétexte à la réalisation d'un fantasme. Imaginez les quatre statues de Ramsès II, immuables depuis des siècles devant le temple d'Abou Simbel, se levant de leurs sièges. Les quatre colosses de pierre, hauts de vingt mètres, martèlent le sol de leurs pieds immenses, plongent dans le Nil et font un barrage de leurs corps. Puis ils reviennent s'asseoir; l'un d'eux tombe à terre



et se brise. Quand tout revient à l'ordre initial, on constate qu'une des statues a perdu le buste et la tête...

L'histoire, anodine, est gentiment racontée dans des petites cases banalement colorées qui quittent le champ redondant de la BD enfantine. Dix pages sont consacrées à la séquence des «statues vivantes». De la vision frontale, le point de vue passe à la contre-plongée. Le réalisme caricatural laisse la place à l'effet photographique. La couleur devient expressionniste. Les cases s'agrandissent jusqu'à la planche-tableau. L'auteur décide aussi d'introduire le clair-obscur et dessine de spectaculaires effets de ronde bosse. La planche de la page 43 retrouve le découpage habituel et la couleur redevient «normale». L'histoire continue. Après tout, ce n'était qu'un fantasme... De plus, ce septième album précède le futur huitième! Faisant (peut-être) une critique inconsciente du principe des séries-fleuve et des récits manichéens, les auteurs de BD pour jeunes bénéficient maintenant de la contestation qu'a connue le récit en bandes dessinées et se permettent de salubres écarts.

Catherine Saouter Caya

BANDES DESSINÉES

commentaires

MALMAISON
Servais/Dewamne
Casterman, 1984

Un village français au début du siècle. Atmosphère étouffante, regards derrière les fenêtres, sous-entendus hypocrites. Des notables suffisants et prétentieux, des paysans arriérés. Et de vieilles légendes, des rendez-vous secrets la nuit, de vieilles femmes dont l'art de guérir plonge dans la nuit des temps. Et la belle Violette, qui vit en sauvageonne au fond des bois.

En 1982, *Tendre Violette* avait fait une forte impression à cause de ce personnage de femme libre et maîtresse d'elle-même qui affronte les préjugés de son entourage. La revoilà dans *Malmaison*: Éric, son ami et amant, revient de voyage et l'aide dans ses petits travaux quotidiens. Mais un mystère plane suite à la découverte par Éric de bizarres silhouettes sur des clichés photographiques pris dans un lieu maudit par les habitants. Violette est enceinte: Éric décide de s'installer chez elle et la pousse à aller voir le docteur du village, dont l'assistant est un inquiétant bossu, alors que Violette préfère suivre les conseils de la vieille guérisseuse Lucye. Et le mystère s'épaissit tout au long des 82 pages de cet album, qui se terminera dans l'horreur pour Violette, avec un enfant très différent de ce qu'elle attendait...

Le personnage de Violette est fascinant: c'est une femme exceptionnelle, très instinctive et très sensuelle, une sorte de bête sauvage qui parle aux animaux mais qui est très lucide dans ses rapports humains. Et la lourde atmosphère paysanne dans laquelle elle vit est très bien décrite.

Mais *Malmaison*, malgré la qualité du récit, sombre quelquefois dans le mélodrame un peu gros. Peut-être à cause de certaines attitudes figées chez les personnages, comme si le graphisme manquait de souplesse. Le dessin est très chargé, trop même, mais on ne peut pas dire qu'il ne soit pas adéquat au



récit: Servais traite la planche comme un graveur, avec une accumulation de petits traits qui finissent par donner un relief remarquable et qui est un hommage indirect à cet art de la gravure, si proche de la patience campagnarde.

Paul Cauchon



LES SIRÈNES DE BALARIN
Autheman
Glénat, 1984

Il allait de soi qu'en créant la collection «BD noire», Jacques Glénat la réserve au noir et blanc. C'est que la mort projette une ombre expressionniste et que le crime ne peut se trafiquer qu'en clair-obscur, bien des nostalgiques du cinéma vous le diront.

Après quelques Giardino bien propres (Sam Pezzo), l'éditeur de Grenoble nous proposait voici quelques mois un polar signé Autheman, *Les sirènes de Balarin*. Autheman? C'est qui ce type-là? Ben voyons, c'est l'auteur de *Ma zone*, un album paru presque en même temps que *Les sirènes* et dont on a assez peu parlé (Dargaud). Ma foi, il y a des injustices.

Disons-le tout de suite, Autheman n'a rien de propre. Les angles droits seraient chez lui plutôt maladroits, les volutes lourdes, le lettrage et la grammaire pas soignés du tout, la barbe mal rasée. Et comme si ce n'était pas suffisant, les bouilles rappellent Don Martin. C'est dire que les pifs sont un rien robustes.

Pourtant on aurait tort de passer outre aux *Sirènes de Balarin* ne serait-ce que pour les qualités du montage dramatique. Le scénario est classique mais astucieux. Il y a là-dedans une pension vieillot pour enseignants en vacances, un inspecteur consciencieux, un quidam curieux, une disparition, un meurtre, un trafic d'héroïne, un anagramme, un Quatorze Juillet ruiné par la pluie, une double énigme qui renvoie aux anciennes colonies grecques sur la côte provençale, des marins bavards, un mauvais garçon qui sent le crustacé et, suprême coquetterie, un manuscrit incriminant. Dernier détail pour amateurs d'énigmes: la dernière case de l'album est datée de 1978.

Gilles Pellerin



premier épisode de la série *La Fille sur la dunette*. Corteggiani est un ami de Bourgeon et il est le scénariste de la série *Bastos et Zakousky* (Glénat). Un auteur de bandes dessinées écrit à propos d'un autre auteur, d'un collègue: l'opération peut surprendre quand on sait la prudence avec laquelle ils parlent généralement les uns des autres. Corteggiani a contourné l'écueil en ne rédigeant qu'un court préambule. Le corps du texte est une longue entrevue avec Bourgeon. Les questions sont posées sans ordre, au gré de l'inspiration et de la conversation. Des retours en arrière provoquent quelques répétitions. Grâce à cette absence de méthode, un portrait plutôt cru et franc de Bourgeon se dessine et élimine systématiquement le fatras professionnel des informations de routine. Les points majeurs des opinions de Bourgeon révèlent une personnalité éclairée, sensibilisée aux problèmes de son siècle, critique à l'égard de l'édition de BD et... des critiques. On le trouvera aussi empreint d'une certaine inertie face à un système qui ne lui convient pas mais dont il s'accommode pour au moins préserver son individualité. Le temps n'est pas aux grands combats. Bourgeon préfère nous convier à le suivre dans les dérives porteuses de ses colères et de ses bonheurs, quitte parfois à s'admettre quelque peu opportuniste. Métier oblige.

Catherine Saouter Caya

FRANÇOIS BOURGEON
François Corteggiani
Glénat, 1983

Après une carrière sans éclats dans les revues pour enfants, François Bourgeon a été propulsé sur les plus hautes cimes grâce au prix d'Angoulême 80, qui lui fut décerné pour le